

AQVITANIA

TOME 14
1996

Revue inter-régionale d'archéologie

*Aquitaine
Limousin
Midi-Pyrénées
Poitou-Charentes*

*Revue publiée par la Fédération Aquitania avec le concours financier
du Ministère de la Culture, Direction du Patrimoine, Sous-Direction de l'Archéologie,
du Conseil Régional de Midi-Pyrénées,
du Centre National de la Recherche Scientifique,
de l'Université Michel de Montaigne - Bordeaux III*

*La Civilisation urbaine
de l'Antiquité tardive
dans le Sud-Ouest de la Gaule*

Actes du III^e Colloque Aquitania
et des XV^e Journées d'Archéologie Mérovingienne

réunis par Louis Maurin et Jean-Marie Paillet

Toulouse

23-24 juin 1995

Sommaire

J.-M. PAILLER, <i>Avant-Propos</i>	7
LA VILLE	
J. GUYON, B. BOISSAVIT-CAMUS, V. SOUILHAC, <i>Le paysage urbain de l'Antiquité tardive (IVe-VIe s.) d'après les textes et l'archéologie</i>	9
J.-M. PAILLER, <i>Tolosa, urbs nobilis</i>	19
R. DE FILIPPO, <i>Toulouse : le grand bâtiment de l'Antiquité tardive, sur le site de l'ancien hôpital Larrey</i>	23
J.-C. ARRAMOND, J.-L. BOUDARTCHOUK, <i>Toulouse, la destruction du temple du forum de Toulouse à la fin du IVe s.</i>	31
D. BARRAUD, L. MAURIN, <i>Bordeaux au Bas-Empire : de la ville païenne à la ville chrétienne (IIIe-VIe s.)</i>	35
L'ARCHITECTURE, LES MONUMENTS	
Les fortifications urbaines	
V. SOUILHAC, <i>Les fortifications urbaines en Novempopulanie</i>	55
M. J. JONES <i>et alii</i> , <i>Saint-Bertrand-de-Comminges : les fortifications urbaines</i>	65
J.-F. LE NAIL, D. SCHAAD, C. SERVELLE, <i>La cité de Tarbes et le castrum Bigorra-Saint-Lézer</i>	73
C. DIEULAFAIT, R. SABLAYROLLES, <i>Le rempart de Saint-Lizier</i>	105
G. BACCABÈRE, A. BADIE, <i>L'enceinte du Bas-Empire à Toulouse</i>	125
L'évolution monumentale	
J. CATALO, J.-L. BOUDARTCHOUK, <i>Cahors : aux origines du quartier canonial de la cathédrale</i>	131
Eglises et nécropoles	
J.-P. CAZES, <i>L'Isle-Jourdain (Gers) : l'ensemble monumental et funéraire paléochrétien du site de la Gravette</i>	147

Q. CAZES, <i>Les nécropoles et les églises funéraires de Toulouse à la fin de l'Antiquité</i>	149
--	-----

S. BACH, J.-L. BOUDARTCHOUK, <i>La nécropole franque du site de la Gravette, l'Isle-Jourdain (Gers)</i>	153
--	-----

F. STUTZ, <i>Les objets mérovingiens de type septentrional</i>	157
---	-----

LE DÉCOR

D. TARDY, <i>Les transformations des ordres d'architecture : l'évolution du chapiteau composite en Aquitaine au Bas-Empire</i>	183
---	-----

C. BALMELLE, <i>Le décor en mosaïque des édifices urbains du Sud-Ouest de la Gaule dans l'Antiquité tardive</i>	193
--	-----

L.M. STIRLING, <i>Gods, heroes, and ancestors : sculptural decoration in late-antique Aquitania</i>	209
--	-----

PRODUCTIONS ET ÉCHANGES

Le verre

A. HOCHULI-GYSEL, <i>Les verreries du Sud-Ouest de la Gaule, IVe-VIe s.</i>	231
--	-----

Les productions d'amphores et de céramiques

S. SOULAS, <i>Présentation et provenance de la céramique estampée à Bordeaux</i>	237
---	-----

C. AMIEL, F. BERTHAULT, <i>Les amphores du Bas-Empire et de l'Antiquité tardive dans le Sud-Ouest de la France : Apport à l'étude du commerce à grande distance pendant l'Antiquité</i>	255
--	-----

C. DIEULAFAIT <i>et alii</i> , <i>Céramiques tardives en Midi-Pyrénées</i>	265
---	-----

J. GUYON, <i>Conclusion</i>	279
--------------------------------------	-----

RÉSUMÉS DES COMMUNICATIONS	285
---	-----

Jean Guyon

Brigitte Boissavit-Camus

Valérie Souilhac

Centre C. Jullian - Archéologie
du Sud-Est de la France et de la
Méditerranée occidentale CNRS
13621 Aix-en-Provence

Sous-Direction de l'Archéologie
Archéologie urbaine
Tours

7, chemin de Lorrequere
33360 Camblanes et Meynac

L Le paysage urbain de l'Antiquité tardive (IVe-VIe siècles) d'après les textes et l'archéologie

Pour avoir été conviés à être les premiers à intervenir dans ce colloque, il nous revient avant tout de planter un décor qui puisse servir de toile de fond aux autres communications, sans en déflorer le contenu. De là les choix que nous avons faits, d'une part de nous en tenir à un certain niveau de généralité¹ et, d'autre part, de faire largement place aux sources littéraires, quand les contributions qui suivront seront surtout consacrées à l'archéologie. Pour le sujet qui est le nôtre, c'est là, d'ailleurs, une démarche presque obligée. Car s'il est possible, comme le font la plupart des manuels, de décrire le paysage urbain de l'antiquité classique en ayant recours essentiellement aux données d'une archéologie, surtout monumentale, à laquelle quelques rares textes servent à donner un peu de vie, pour l'antiquité tardive en revanche, la part qui revient aux documents écrits, souvent (mais non exclusivement) d'origine

ecclésiastique, est plus déterminante, tandis que les vestiges archéologiques sont alors plus ténus au contraire, ou plus difficiles à interpréter. Loin de constituer un apport somme toute marginal, les textes deviennent ainsi pour cette période une source essentielle, qu'il convient de confronter aux données de terrain ; c'est donc à cette confrontation que nous nous intéresserons, confrontation qui n'est pas sans difficultés, ni sans richesse non plus.

S'agissant des textes, ces difficultés sont de trois ordres essentiellement. Elles tiennent d'abord, bien entendu, au fait qu'ils n'ont pas été écrits pour répondre à nos questions de modernes, ce qui suppose de tous les soumettre à un décryptage plus ou moins délicat. Nous n'en donnerons qu'une illustration, qui sera volontairement choisie hors du champ de l'hagiographie, dont les lieux communs sont, en général, facilement repérables, sinon précisément mesurables : car qu'en a-t-il été exactement, par exemple, de cette fièvre bâtisseuse dont sont crédités la plupart des saints évêques, quand l'on peut vérifier,

1. Ce qui a impliqué notamment de choisir de préférence les exemples tirés de fouilles en dehors des villes qui font l'objet de communications au cours de ce Colloque.

en des régions mieux documentées que les Gaules, que des constructions réputées *ex nouo* ou *a fundamentis* par nos sources pouvaient n'être parfois que des reconstructions, voire de simples restaurations ?² Mais même un texte apparemment aussi accordé à notre propos que cette célébration par excellence de la ville, et des villes, que constitue l'*Ordo urbium nobilium* d'Ausone ne peut être utilisé sans précaution ; témoin, cette coda majestueuse sur Bordeaux qui clôt le recueil,

diligo Burdigalam, Romam colo,

“si je chéris Bordeaux, c'est Rome que je vénère”³ : comment mieux dire en effet que derrière toute ville (même Bordeaux, *sa ville : haec patria est*, peut-on lire au vers précédent), c'est l'image de Rome qu'Ausone cherche à retrouver, ce qui n'est pas sans conséquence sur la valeur à accorder précisément à son témoignage ?

On comprendra mieux, dès lors, que les textes, d'autre part, ne nous livrent pas tout de la ville antique – en tout cas pas tout à la fois. Pour en rester, ainsi, à Ausone et à Bordeaux, l'*Ordo urbium nobilium* célèbre, comme il se doit, la noblesse des habitants,

*o patria, insignem Baccho fluiuis uirisque,
moribus ingeniisque hominum
procerumque senatu,*

“ô ma patrie, célèbre par tes vins, tes fleuves et tes grands hommes, par les vertus et les talents de tes fils et par ton sénat d'élite”⁴, qui répond à l'égal noblesse d'un urbanisme aéré,

*distinctas interne uias mirere, domorum
dispositum et latas nomen seruare plateas,*

“à l'intérieur, on admire les rues qui quadrillent la ville, l'ordonnance des maisons, la largeur des places qui méritent leur nom”⁵ ; mais l'accent est sensiblement différent quand l'on se tourne vers une autre pièce, un billet versifié qui peint, cette fois, et la presse populaire et les embarras de la circulation,

*nam populi coetus et compita sordida rixis
astidentes cernimus
angustas feruere uias et congrege uolgo*

2. Voir sur ce point les remarques que nous avons déjà présentées dans notre rapport sur la “Topographie chrétienne des agglomérations”, dans *Villes et agglomérations urbaines antiques du Sud-Ouest de la Gaule : histoire et archéologie, 6e supplément à Aquitania*, Bordeaux, 1992, p. 392.

3. Ausone, *Ordo urbium nobilium*, XX, *Burdigala*, v. 167, éd. S. Prete, Leipzig, 1978, p. 201 ; à quelques retouches près, les traductions d'Ausone seront empruntées à R. Etienne, *Histoire de Bordeaux*, I, *Bordeaux antique*, Bordeaux, 1962, ici, p. 299.

4. *Ibid.*, v. 129-130, éd. citée, p. 200.

5. *Ibid.*, v. 142-143, éd. citée, p. 200.

nomen plateas perdere,

“les cohues de la populace, les rixes du bas peuple dans les carrefours, nous sommes lassés de les voir, comme le grouillement des rues étroites et l'entassement de la foule dans les places qui en perdent leur nom”⁶. *Nomen seruare plateas, nomen plateas perdere* : voici, chez un même auteur, deux clausules qui s'opposent mot pour mot ; et pourtant, elles renvoient bien à une même réalité.

Sans doute la contradiction est-elle facile à lever en ce cas, s'agissant de textes qui suivent manifestement, là, le genre traditionnel de l'éloge, et ici, celui de la satire ; mais il s'en faut que nous soyons entièrement au clair, car dans l'éloge même, la vision d'Ausone reste très sélective, jusque pour les monuments publics, dont il ne retient que la muraille – sur laquelle on reviendra –, et la fontaine monumentale de Divone à laquelle il a consacré un développement appuyé ; mais rien, par exemple, sur le sénat dont il a pourtant salué les membres en début de poème, ou même sur l'université, qui lui était si chère. Comme on le fait encore souvent, faut-il en déduire, sans autres preuves, que la parure monumentale de l'antique Bordeaux avait alors très largement disparu ?⁷ Nous n'oserions pas l'affirmer, tant le maniement de l'argument *a silentio* est toujours délicat. Pour le montrer, nous aurons recours, par exception, à un exemple pris hors du Sud-Ouest, celui de Dijon, dont Grégoire de Tours, à quelque deux siècles de distance, a laissé dans ses *Histoires* un éloge presque aussi flatteur que celui d'Ausone pour Bordeaux ; or, tout évêque qu'il fût, il n'a fait aucune place à cet endroit aux édifices du culte chrétien, qu'il connaissait cependant, pour les avoir nommés ailleurs dans son œuvre⁸ ; ce qui en dit long, à nouveau, sur la prégnance de la rhétorique classique même à l'extrême fin de l'antiquité, et sur le danger qu'il y aurait à recevoir, tels quels, les développements qu'elle a inspirés.

Cela est d'autant plus vrai que ce que nous livrent

6. Ausone, *Epist.*, IV, v. 19-22, éd. cit. p. 201 ; R. Etienne, *op. cit.*, p. 219.

7. Voir ainsi dans le bel ouvrage collectif *Les racines de l'Aquitaine*, Bordeaux, 1992, p. 190, cette notation un peu désabusée : “Que restait-il, au temps d'Ausone, de la grandiose parure monumentale des premiers siècles de notre ère ?”

8. Grégoire de Tours, *Hist.*, III, 19, éd. B. Krusch - W. Levison, *M.G.H., S.R.M.*, I, 12, p. 120-121 ; sur la topographie chrétienne de Dijon, qui nous est connue surtout par Grégoire, voir N. Gauthier et J.-Ch. Picard éd., *Topographie chrétienne des cités de la Gaule des origines au milieu du VIIIe siècle*, IV, *Province ecclésiastique de Lyon (Lugdunensis prima)*, Paris, 1986, p. 55-63 [J.-Ch. Picard].

les textes n'est pas toujours conforme non plus à ce que nous appréhendons par l'archéologie. Pour illustrer cette dernière difficulté, autant en rester d'abord à Grégoire de Tours, et plus précisément au récit qu'il a fait du sac de *Conuena* – Saint-Bertrand-de-Comminges – en 585 : passe encore que dans la présentation elliptique qu'il donne de la ville, il ne retienne qu'une forte colline remparée, quand les recherches récentes montrent le maintien, jusqu'en plein VI^e siècle, d'une partie au moins de l'habitat de plaine ; plus grave est qu'il décrive le site comme un "sol vide" – *umum uacuum* – après que les troupes de Gontran eurent passé toute la population au fil de l'épée, alors que la fouille de la nécropole associée à la basilique chrétienne du quartier du Plan ne montre aucune interruption des inhumations pendant tout le haut moyen âge⁹. Mais autant vaut, dans un autre ordre d'idée, pour la description emphatique que Venance Fortunat a consacrée à Sainte-Marie de Bordeaux,

*Ecce beata sacrae fundasti templa Mariae,
nox ubi uicta fugit semper habendo diem.*

*Lumine plena micans imitata est aula Mariam :
illa utero lucem clausit et ista diem,*

"Voici que vous avez fondé pour la bienheureuse Marie de saints parvis d'où la nuit s'enfuit vaincue : le jour n'y cesse jamais. Pleine de lumière, étincelante, la basilique est à l'image de Marie : celle-ci a contenu dans son sein la lumière, et celle-là retient le jour", ce qui ne s'accorde guère avec le modeste édifice dont D. Barraud a apparemment retrouvé trace, à peu de distance de l'actuelle cathédrale de Bordeaux¹⁰. Et – ce qui est plus grave encore peut-être – que dire aussi des remparts d'Eauze, ces *muri Elusae* que Claudien a salués dans son *Contre Rufin*, et dont l'archéologie, jusqu'à aujourd'hui encore, peine à retrouver la trace ?¹¹

S'il est une leçon à tirer de tous ces exemples, c'est

bien que l'on ne saurait utiliser sans les plus grandes précautions les sources écrites lorsqu'il s'agit d'étudier un site déterminé ; elles sont en revanche plus opératoires pour aider à l'interprétation globale des données fournies par l'archéologie pour la période. C'est donc l'approche que nous avons privilégiée, même si elle n'est pas sans danger. Car cette démarche très générique, combinée à une documentation souvent allusive, conduit à privilégier une image de la ville, alors que nous savons bien qu'il y avait des villes, et fort diverses, en Aquitaine (et, plus généralement dans le Sud-Ouest) – plus diverses même, peut-être, que partout ailleurs dans les Gaules : des villes majeures comme Bordeaux, déjà nommée, mais aussi Clermont, Saintes, Poitiers ou Toulouse, et d'autres qui étaient probablement très modestes pendant l'antiquité, même classique, au point que nous avons les plus grandes difficultés à les appréhender par l'archéologie, comme à Tarbes ou Oloron, par exemple, sans parler de la cité de ces "Boïens poissonniers", que Paulin de Nole opposait précisément à "Bordeaux l'éclatante", dans une lettre adressée à Ausone, son "illustre maître",

an<ne> tibi, o domine inlustris, si scribere sit mens

*qua regione habites, placeat reticere nitentem
Burdigalam et piceos malis describere Boios*¹²

Et c'est pourquoi nous nous efforcerons de nuancer et surtout de nourrir d'exemples notre propos, qui deviendrait, sans cela, insignifiant à force de généralités.

Vetera et noua : P.-A. Février avait choisi d'emprunter cette citation à l'Écriture pour en faire le titre d'un exposé devenu classique sur la ville de l'antiquité tardive¹³. Nous la reprendrons volontiers à notre compte, mais en fidélité aux textes auxquels nous nous sommes jusqu'ici surtout intéressés, nous voudrions, d'un mot seulement, tant elles sont évidentes, marquer d'abord les permanences. Car s'il est une claire indication que nous transmettent les sources littéraires, c'est bien que l'image de la ville est apparemment restée inchangée, au moins pour le

9. Grégoire de Tours, *Hist.*, VII, 38, éd. cit., p. 362 ; pour une présentation d'ensemble de la ville antique, consulter désormais l'ouvrage collectif *Saint-Bertrand-de-Comminges, Guides archéologiques de la France*, 33, Paris, 1996, à compléter, pour les monuments chrétiens, par le catalogue d'exposition *Pulchra imago - fragments d'archéologie chrétienne*, Saint-Bertrand-de-Comminges, 1991 et par les notices sur la basilique de la ville basse [J. Guyon, J.-L. Paillet] et celle de Valcabrière [J.-L. Schenck], dans *Les premiers monuments chrétiens de la France*, 2. *Sud-Ouest et Centre*, Paris, 1986, p. 177-189 et 200-206.

10. Venance Fortunat, *Poèmes*, I, XV, v. 55-58, éd. et trad. M. Reydellet, Paris, 1994, p. 35-36 ; sur les fouilles de N.-D. de la Place, dont seule l'abside a été identifiée, consulter D. Barraud, "Sauvetage archéologique d'une église du VI^e siècle à Bordeaux", dans *Association française d'archéologie mérovingienne, Bulletin de liaison*, n° 7, 1983, p. 65-72.

11. Claudien, *In Rufinum*, I, v.137, éd. J. Koch, Leipzig, 1893, p. 14.

12. Paulin de Nole, *Carm.*, X, v. 239-241, éd. Hartel, CSEL, 29, Vienne, 1894, p. 35 ; l'interprétation de *piceos* a fait couler beaucoup d'encre : on se permettra de renvoyer sur ce point à la thèse dactylographiée de V. Souilhac, *Les villes de Novempopulanie dans l'antiquité tardive (IV^e-VI^e siècles)*, p. 67-69.

13. P.-A. Février, dans G. Duby dir., *Histoire de la France urbaine*, I, *La ville antique*, Paris, 1980, p. 393-493.

IV^e siècle, et même, assez largement, pendant les siècles suivants. On l'a bien vu par les descriptions qu'Ausone a laissées de Bordeaux, qui célèbrent, de façon toute classique, la qualité de l'urbanisme et la surpopulation de la ville, et l'on a noté aussi à cette occasion qu'à la fin du VI^e siècle encore, s'agissant des cités, les critères de jugement d'un Grégoire de Tours n'étaient guère différents. Cette permanence du regard que les Anciens ont porté sur leurs villes est suffisamment importante pour que l'on y revienne bientôt en conclusion ; on se bornera à réaffirmer pour l'instant qu'elle ne doit pas être sans conséquence sur l'appréciation qu'il convient de porter sur les données fournies par l'archéologie. Car même si les développements d'Ausone empruntent aux *topoi* de la poésie classique, ils ne peuvent pas ne pas nous interroger sur le jugement des modernes, qui se sont montrés en général plus sensibles, au contraire, à un certain dépérissement (et pas seulement monumental) de Bordeaux à partir du IV^e siècle¹⁴, – du moins jusqu'à ce que des fouilles comme celles de Saint-Christoly, de la place Camille-Jullian, et d'autres encore, que nous aurons certainement l'occasion de mieux évoquer au cours de ce Colloque, tempèrent notre opinion ; et ce qui vaut pour Bordeaux vaut pour d'autres villes, telle Toulouse qu'Ausone a également chantée¹⁵, et sur laquelle nos travaux permettront également, par tout un ensemble de communications, de jeter un regard sûrement plus ajusté que celui des synthèses anciennes.

Au travers de leurs classiques évocations des villes, les textes laissent clairement entrevoir cependant que l'antiquité tardive a également été marquée par toute une évolution du paysage urbain, et peut-être aussi par une autre façon d'habiter la ville, dont l'archéologie porte témoignage à sa manière. On attachera naturellement une plus grande importance à ces évolutions, qui constituent le fait majeur de la période, retenant pour cela trois traits, qui nous ont paru les plus significatifs : la généralisation des cités remparées, les transformations de l'habitat, l'émergence d'une topographie chrétienne enfin.

On commencera par l'enceinte, parce que c'est elle qui est la plus prégnante, tant dans la documentation archéologique que dans les textes. C'est par la haute masse du rempart qu'Ausone, ainsi, commence tout naturellement son élogieuse description de Bordeaux à laquelle il faut encore revenir,

*Quadrua murorum species, sic turribus altis
ardua, ut aerias intrent fastigia nubes,*

“à les voir, les murailles dessinent un carré et dressent des tours si hautes que leur faite pénètre les nuages aériens”¹⁶ ; mais comment ne pas citer surtout ici Toulouse, qui lui était également chère, et qu'il a célébrée comme une vaste place, forte de sa nouvelle muraille baignée par ce “beau fleuve” qu'est la Garonne, et dont il a précisément noté l'appareil de briques que l'on connaît bien désormais par des recherches récentes,

*Non unquam altricem nostri reticebo Tolosam
coctilibus muris quam circuit ingens ambitus
perque latus pulchro praelabitur amne
Garunna ?*¹⁷

Pour autant, Ausone n'est en ce domaine qu'un témoin parmi bien d'autres : nous avons déjà mentionné les remparts d'Eauze que l'on entrevoit au détour d'une citation de son contemporain Claudien ; mais près de quatre-vingts ans plus tard, presque à la fin de notre période, son petit-fils, Paulin de Pella, a reçu, lui aussi, comme première image de Bordeaux, sa forte muraille qui entourait le port de Garonne,

*Burdigalam ueni, cuius speciosa Garunna
mœnibus Oceani refluas maris inuehit undas
nauigeram per portam, quae portum spatiosum
nunc etiam muris spatiosa includit in urbe,*

“j'arrivai à Bordeaux ; jusqu'aux murs de cette ville, la superbe Garonne conduit les eaux qui refluent de l'Océan par la porte de son estuaire qu'empruntent les navires et qui maintenant encore enferme un vaste port dans la cité à la vaste enceinte”¹⁸.

Le rempart cependant n'est pas qu'une parure et, au détour de sa confession, le même Paulin nous a également livré le visage plus étonnant – *mira urbis facies* – de la cité de Bazas, lors du siège de 414, quand “une grande foule d'hommes et de femmes

14. Voir ainsi la conclusion du *Bordeaux antique*, déjà cité, de R. Etienne, p. 291, pour qui “le Ve siècle n'est qu'“une préface encore brillante au haut moyen âge”, présenté comme “une époque plus dure, d'où sera bannie, parfois pendant de longues périodes, la douceur de vivre”.

15. Ausone, *Ordo urbium nobilium*, XVIII, *Tolosa*, éd. citée, p. 198.

16. *Ibid.*, XX, v. 140-141, éd. citée, p. 200.

17. *Ibid.*, XVIII, v. 98-100, éd. citée, p. 198.

18. Paulin de Pella, *Poème d'action de grâces et prière*, v. 44-47, éd. et trad. Cl. Moussy, Paris, 1974, p. 60-61.

confondus parcourait de tous côtés le rempart, tandis qu'à l'extérieur de nos murs, et comme rivées à eux, les troupes barbares sont retranchées derrière leurs chariots et leurs armes",

magna undique muros

turba indiscretis sexus circumdat inermis

subiecta exterius muris haerentia nostris

agmina barbarica plaustri uallantur et armis ¹⁹ ;

ce que Grégoire de Tours a sans doute traduit à sa façon, plus d'un siècle plus tard, en peignant, toujours dans Bazas assiégée, "la psalmodie d'hommes vêtus de blanc, qui veillaient sur le mur de ville, cierge à la main", *quasi psallentes homines in uestimentis albis, accensis cereis, circuire muros urbis* ²⁰. Il s'agit de saints, évidemment, et il ne pouvait en aller autrement quand il s'agissait de sauvegarder, avec le rempart, beaucoup plus encore que la dernière protection de la ville : la marque même de son identité ²¹. Car, dans la paix comme dans la guerre, pendant deux bons siècles, tous ces textes, et d'autres encore, s'accordent bien à dessiner une image de la ville qui est réduite pour l'essentiel à son rempart.

En quoi ils ne diffèrent guère des représentations contemporaines, qu'il s'agisse des vignettes de la *Notitia dignitatum* ou, dans un autre ordre d'idée, de la décoration en mosaïque des édifices chrétiens — pour la Jérusalem céleste en particulier — qui, toutes, résument aussi, avant tout, la ville à ses murailles. En quoi, également, ils coïncident avec les données de l'archéologie, qui montrent que la ville, pendant l'antiquité tardive, est devenue en règle générale une ville remparée, soit qu'une enceinte délimite, au sein de l'agglomération, une aire qui ne recouvre pas le plus souvent, à beaucoup près, toute la surface urbanisée pendant l'antiquité classique, soit encore que soient alors protégés les seuls points forts de la topographie ²² ; et en ce cas, d'ailleurs, les remparts

sont souvent la seule attestation sûre de l'occupation des hauteurs pour la période — et même, plus souvent encore, pour l'antiquité tout court, même si une historiographie classique voit en général dans ces perchements tardifs une réoccupation de sites urbains originels ²³. Il serait hors de propos d'examiner par le détail ces données archéologiques, qui sont désormais bien connues par une synthèse récente que L. Maurin a consacrée à l'ensemble du Sud-Ouest ²⁴, à laquelle, à en juger par notre programme, nos travaux apporteront d'ailleurs sans nul doute quelques compléments, mais l'on retiendra du moins des études parues deux enseignements d'ordre général.

Le plus important est sans doute qu'il faut décidément abandonner les vieilles théories qui faisaient de ces remparts des constructions décidées et édifiées à la hâte, sous la pressante menace de l'ennemi. Tout suggère au contraire qu'ils procèdent d'un projet soigneusement pesé (et d'ailleurs largement échelonné dans le temps) et que leur exécution répond également à des plans mûrement réfléchis, qui expliquent une qualité de construction que l'on mesurait mal jadis, à considérer surtout les éléments antiques employés dans leurs fondations ; et c'est pourquoi ils sont bien dignes, dans l'ensemble, de l'image soignée qu'en donnent et les textes et les illustrations des contemporains. Il en résulte comme conséquence que les emplois, qui avaient tant frappé nos prédécesseurs, ne peuvent plus renvoyer à l'image de villes qui auraient sacrifié sur l'instant l'essentiel de leur parure monumentale pour prix de leur sécurité ; mais ces emplois existent cependant, et, pour réfléchie qu'ait été leur mise en œuvre, elle ne témoigne pas moins d'une désaffectation certaine, mais peut-être ancienne, de monuments, publics ou privés ²⁵ ; ce qui montre, indéniablement, que l'antiquité tardive a bien été marquée par une autre façon d'habiter la ville à laquelle il convient maintenant de s'intéresser.

Il s'en faut pourtant de beaucoup que nous soyons

19. *Ibid.*, v. 386-389, éd. citée, p. 84-85

20. Grégoire de Tours, *In gloria mart.*, XII, éd. B. Krusch, *M.G.H., S.R.M.*, I, 2, p. 496. Après L. Maurin, "Remparts et cités dans les trois provinces du Sud-Ouest de la Gaule au Bas-Empire (dernier quart du III^e siècle - début du V^e siècle)", dans *Villes et agglomérations urbaines antiques du Sud-Ouest de la Gaule : histoire et archéologie, Sixième supplément à Aquitania*, Bordeaux, 1992, p. 366, n. 8, nous ferons nôtre en effet le jugement de Chr. Courtois, *Les Vandales et l'Afrique*, Paris, 1955, p. 44, n. 2, qui suggérait que Grégoire avait "arrangé à sa façon" le récit de Paulin.

21. Au temps de Grégoire en effet, nul doute que le rempart fait la ville : voir la description, déjà citée, de Dijon, dans laquelle il marque son étonnement qu'une ville aussi bien fortifiée ne soit point *ciuitas*.

22. À titre d'exemple, voir, pour les villes de Novempopulanie, les éclairants profils topographiques fournis par la thèse déjà citée de V. Souilhac, fig. 5-16.

23. Ainsi, pour ne prendre que cet exemple, à Saint-Bertrand-de-Comminges, où R. Lizop, *Histoire de deux cités gallo-romaines, les Convenae et les Consoranni*, Toulouse-Paris, 1931, p. 15 sq., a naturellement proposé de replacer sur la hauteur le "vieux oppidum" des *Garuni* : pourtant, la seule attestation d'une présence humaine dans la ville haute pendant l'antiquité reste encore aujourd'hui limitée pour l'essentiel au rempart. C'est dire tout l'espoir qu'il faut placer dans les recherches entreprises par M. J. Jones et son équipe, dont on pourra trouver les premiers résultats dans ce même volume.

24. Voir la référence donnée *supra*, n. 20.

aussi renseignés en ce domaine qu'à propos des enceintes. Comment se représenter en effet, à la fois l'aire remparée et cette *suburbana urbis campania* qui s'étendait alentour, pour reprendre une expression que Grégoire de Tours a employée à propos des abords de Saint-Bertrand-de-Comminges²⁶, et qui ne peut manquer d'interroger ? L'association de ces deux termes apparemment contradictoires, *suburbana* et *campania*, suggère assez en effet que l'on est là dans une zone indéfinie, qui n'est plus tout à fait la ville, et point encore la pleine campagne ; et, de fait, au VI^e siècle, il y avait bien, au pied de la colline de *Conuena*, dans ce qui fut l'essentiel de la *Lugdunum Conuena* du haut empire, encore au moins une église, et sans doute un habitat alentour, même aussi réduit que l'on voudra²⁷ ; et les mêmes réalités se retrouvaient probablement, peu ou prou, dans la plupart des autres villes, où les sources ecclésiastiques attestent fréquemment l'installation de bâtiments de culte à l'extérieur des enceintes réduites, mais sur l'aire anciennement urbanisée²⁸. Mais qu'en était-il alentour ? Doit-on croire que l'essentiel avait été dérasé, comme à Poitiers par exemple, où les établissements au pied de la courtine paraissent avoir connu un tel sort, dans le moment même où était construit le rempart²⁹ ? Et au-delà de ce probable glacis protecteur, que restait-il des autres constructions, et notamment des monuments publics que les nouvelles enceintes, souvent, avaient laissés à l'extérieur, tels, à Poitiers toujours, l'amphithéâtre, qui est resté en élévation jusqu'au XIX^e siècle, et au moins trois ensembles thermaux qui n'avaient en revanche laissé aucune trace dans le paysage de la ville moderne ? Étaient-ils plus ou moins réoccupés par des particuliers, ce qui n'excluait pas, d'ailleurs,

au moins pour les édifices de spectacle, qu'ils puissent être encore utilisés, comme l'ont montré des fouilles récentes, hors du Sud-Ouest il est vrai³⁰ ? Ou subsistaient-ils à l'état de ruines à demi démantelées, pour avoir servi, et servir peut-être encore, de carrières ? On en sait évidemment trop peu pour répondre à de telles questions³¹, mais l'impression prévaut en tout cas, hors les murs, d'une occupation assez sporadique, qui ne gardait trace qu'assez confusément de tout l'urbanisme antérieur.

La situation est plus complexe à l'intérieur de l'enceinte, car, cette fois, les indications données par les sources littéraires et celles que fournit l'archéologie ne s'accordent guère. Les textes ne se contentent pas en effet de refléter la brillante image de la ville que l'on a dite ; ils témoignent aussi du souci qu'ont eu les Anciens, aussi longtemps qu'ils l'ont pu, de maintenir l'essentiel des fonctions et des équipements urbains : à preuve, dans la région, ce trait si souvent cité de la *Vita S. Desiderii*, qui montre, en plein VII^e siècle, l'évêque Didier de Cahors assez soucieux de l'alimentation en eau de sa ville pour solliciter d'un collègue l'envoi d'artisans spécialisés dans la fabrication de canalisations en bois³². Or, dans le même temps, l'archéologie atteste surtout de l'abandon des équipements publics, et même du dérasement de secteurs entiers, comme à Poitiers toujours, où la plupart des sites fouillés à l'intérieur de l'enceinte ne diffèrent guère, apparemment, de ceux qui étaient à l'extérieur³³, voire de l'apparition de ces "couches noires" qui passent désormais, aux yeux de bien des chercheurs, comme un des éléments les plus caractéristiques de la période³⁴. Les deux

25. Pour les monuments privés, nous pensons notamment aux mausolées, dont les éléments en remploi sont particulièrement nombreux, par exemple, dans les fondations de l'enceinte tardive de Toulouse, comme on le verra dans ce même volume, par la communication que G. Baccharière et A. Badie ont consacrée aux dernières recherches sur ce monument ; il pouvait en aller pour eux comme pour ceux qui ont été retrouvés dans les fondations de l'enceinte tardive de Nîmes, par suite probablement d'un abandon déjà ancien de la nécropole, qui est sans doute consécutive à une extension de l'habitat : Cl. Raynaud, "Note sur la démolition des monuments funéraires de Nîmes au IV^e siècle", dans *Archéologie en Languedoc*, 5, 1982-1983, p.135-148, et spécialement p. 147.

26. Grégoire de Tours, *Hist.*, VII, 35, éd. cit., p. 359.

27. Voir sur ce point les études signalées *supra*, à la n. 9.

28. Voir sur ce point les notices et les plans qui sont annexées à notre communication signalée *supra*, à la n. 2.

29. On songera en particulier ici aux enseignements du site de la Médiathèque, sur lequel les bâtiments antérieurs ont effectivement été détruits lors de la construction de l'enceinte et du creusement du fossé qui longe la courtine à une distance de quelque 10,50 m.

30. On songera notamment aux monuments publics d'Arles, et en particulier au cirque dont les alvéoles ont systématiquement été loties à partir du Ve siècle, peut-être pour accueillir les réfugiés venus de Trèves après le transfert de la préfecture du prétoire des Gaules dans la ville : voir sur ces points les contributions de Cl. Sintès au catalogue d'exposition *Carnets de fouille d'une presqu'île, Revue d'Arles*, n° 2, Arles, 1990 et surtout son article "La réutilisation des espaces publics à Arles : un témoignage de la fin de l'antiquité", dans *Antiquité tardive*, 2, 1994, p. 181-192. À cause de la fragilité de ces édifices, le cas des thermes est différent, ce qui explique qu'ils aient fait l'objet au contraire, une fois désaffectés, de réoccupations plus sommaires : ainsi, dans la région cette fois, sur le site de Saint-Vivien à Saintes ou encore celui de la place Camille-Jullian à Bordeaux, *Archéologie en Aquitaine*, 8, 1989-1990, p. 40-42.

31. Pour en rester à l'exemple de Poitiers, rien de sûr, naturellement, pour l'amphithéâtre, ou même pour les thermes du Sud, dont la fouille est ancienne ; mais l'on n'est guère plus au clair pour dater le dérasement systématique des thermes de la rue A.-Ranc, qui ont été détruits par un incendie au tournant du IV^e siècle, et pour les thermes du Nord, la seule certitude est qu'ils ont été en partie dérasés pour la construction de l'église romane Saint-Germain, qui a succédé à un édifice attestée par les textes dès le Xe siècle ; mais comment savoir si ce premier bâtiment était une construction *ex novo*, ou s'il réutilisait une partie de l'ensemble thermal ?

32. *Vita S. Desiderii*, I, 14, éd. B. Krusch, *M.G.H., S.R.M.*, IV, p. 35.

documentations, littéraire et archéologique, fournissent ainsi de la ville même des images largement contradictoires, entre lesquelles il n'est guère possible d'hésiter pourtant ; car, pour avoir suffisamment souligné dès l'abord les difficultés qu'offre l'interprétation des textes, comment pourrions-nous ne pas leur préférer maintenant les sûres données des fouilles récentes ? Pour autant, l'éclairage si différent donné par les sources écrites constitue, une nouvelle fois, une invitation à bien peser le témoignage de l'archéologie, afin d'apprécier à leur exacte valeur les changements du paysage urbain qu'elle met en évidence pour l'antiquité tardive.

Nul ne doute que la période a bien été marquée par un certain relâchement de la trame urbaine, qui se traduit notamment, ici, par des empiétements sur les rues, et là, par des rectifications de la voirie³⁵, et, plus encore, par une déchirure du tissu urbain, qui aboutit à terme à dessiner, si l'on peut dire, une topographie "en peau de léopard", avec des secteurs où la vie s'était maintenue³⁶, d'autres qui ne sont plus que partiellement (ou sporadiquement) occupés, d'autres encore que l'on devine à l'abandon, qu'ils soient réduits à l'état de ruines ou transformés en terrains vagues, d'autres enfin qui reçoivent de nouvelles

affectations, qui évoquent plus pour nous des réalités rurales qu'une vie proprement urbaine³⁷. Mais à ce dernier détail près, ne pourrait-on reconnaître, par à peu près, dans un tel tableau, des pans entiers de nos villes actuelles – du moins de celles qui ont été les plus touchées par la crise ? Il faudrait, bien sûr, accepter pour cela de beaucoup forcer le trait ; mais ce clin d'oeil en direction d'une ethno-archéologie de fantaisie constitue, plus sérieusement, une invitation à se demander si de telles réalités n'ont pas été, à un degré moindre, mais de tout temps, le fait des villes antiques.

Les acquis de la recherche récente ne permettent guère de douter de la réponse à cette interrogation. Nous pensons en particulier au Colloque sur la maison romaine qui s'est tenu à l'automne 1994, à Avignon, et qui a bien montré, pour la Narbonnaise surtout, mais aussi pour d'autres régions, combien a été lente parfois la constitution d'un tissu urbain et combien, plus souvent aussi, il s'est rapidement défait : dès le III^e siècle, en effet, des pans entiers des villes de la Gaule méditerranéenne paraissent abandonnés³⁸, et il en allait de même, sans doute, pour le Sud-Ouest : songeons par exemple à Poitiers, où des sites dont la chronologie est bien connue parce qu'ils ont été récemment fouillés, paraissent au moins partiellement abandonnés à partir des II^e-III^e siècles³⁹. Dès le Haut-Empire, bien des villes ont donc déjà connu une topographie "en peau de léopard", et de ce point de vue, l'antiquité tardive à ses débuts paraît avoir marqué un certain arrêt du processus, dans la mesure où, en bien des cités, le IV^e siècle au moins a signé un indéniable *revival* : ainsi, par exemple, à Dax, dont le puissant rempart affirme bien, pour reprendre le mot de L. Maurin, l'avènement d'une "seconde paix romaine" dans toute la région⁴⁰ ; mais cela vaut aussi pour d'autres villes, ainsi que le montreront sûrement d'autres

33. Seuls font exception de ce point de vue les abords du baptistère Saint-Jean, qui semblent avoir été continuellement occupés ; sur le haut du plateau en revanche, tant à N.-D. la Grande qu'à la Chambre de Commerce ou au collège Saint-Stanislas, les fouilles paraissent bien avoir mis en évidence un important hiatus, entre le tournant des III^e et IV^e siècles et les VI^e, voire VII^e siècles.

34. Ainsi par exemple à Dax : B. Watier, "Premiers résultats des fouilles de l'îlot central à Dax (1978-1979)", dans *Bulletin de la Société de Borda*, 103, 1979, p. 227-255, et spécialement p. 241, ou encore à Saint-Lézer, où, à deux reprises, ont été signalés, au sein de terres noires ou charbonneuses, des "tessons de poteries du haut moyen âge" dont l'identification n'est pas autrement précisée : R. Coquerel, *Castrum Bigorra — Saint-Lézer, trente-cinq ans de recherches archéologiques*, Bagnères-de-Bigorre, 1993, p. 21 et 29.

35. Pour s'en tenir au seul exemple de la Novempopulanie, particulièrement caractéristique parce que les villes y semblent moins dynamiques qu'ailleurs, voir ainsi les exemples d'empiétements relevés sur la voirie tant à Eauze qu'à Saint-Bertrand-de-Comminges, qui ont été signalés dans les notices de ces villes rassemblés dans *Villes et agglomérations urbaines antiques du Sud-Ouest de la Gaule : histoire et archéologie, Sixième supplément à Aquitania*, Bordeaux, 1992, p. 219 et 145 ; à quoi l'on ajoutera, comme autres exemples de rectifications de la voirie, les cas d'Auch et de Dax : R. Lequément, "Informations archéologiques", *Gallia*, 44, 1986, p. 322 ; B. Watier, art. cité à la n. précédente, p. 249-250.

36. En bien des villes, ce maintien reste surtout attesté pour l'instant par les découvertes, souvent anciennes, de pavements de mosaïque assignables aux Ve et VI^e siècles. Ainsi à Eauze, Auch ou Lescar : C. Balmelle, *Recueil des mosaïques de la Gaule, IV, Province d'Aquitaine*, 2, Paris, 1987, n° 268 ; 352 ; 132, 134, 136-139, 141-142 ; sans compter les villas suburbaines d'Oloron et de Tarbes : G. Fabre, "Oloron-Sainte-Marie", dans *Villes et agglomérations urbaines antiques du Sud-Ouest de la Gaule : histoire et archéologie, Sixième supplément à Aquitania*, Bordeaux, 1992, p. 124 ; R. Vié, "La villa antique de l'Ormeau à Tarbes", dans *Dix ans d'archéologie en Midi-Pyrénées*, Toulouse, 1987, p. 82-83.

37. Ce dernier trait renvoie surtout aux "couches noires" sur lesquelles on va revenir ; mais pour le reste, on aura reconnu le tableau qui a déjà été dressé pour Poitiers ou Saint-Bertrand-de-Comminges par exemple, et qui vaut sans doute aussi pour la plupart des villes de la région.

38. *La maison urbaine d'époque romaine en Gaule Narbonnaise et dans les provinces voisines, Actes du Colloque d'Avignon (11-13 novembre 1994)*, *Documents d'archéologie vaclusienne*, 6, 2 vol., Avignon, 1996.

39. C'est le cas notamment sur le chantier de N.-D. la Grande, pourtant particulièrement bien situé, où les derniers aménagements datent de cette période ; mais le bâtiment n'est plus entretenu par la suite, et il semble partiellement abandonné, même si le dérasement définitif est le fait d'une date tardive : VII^e siècle.

40. L. Maurin, *loc.cit. supra*, n. 20, p. 384.

communications dans ce Colloque. Tout ceci, non pour plaider l'implaidable, car ce *revival* n'a eu qu'un temps, mais seulement pour inviter, d'abord à ne pas considérer l'antiquité tardive comme un tout, mais bien à lui supposer des *corsi e ricorsi* dont la chronologie précise resterait à affiner cas par cas ; ensuite, pour éviter de lire trop vite des traces d'abandon et de destruction dans les réalités que nous livre l'archéologie.

Nous prendrons pour cela deux exemples. D'abord, celui des "couches noires", un terme assurément trop générique pour rendre compte de l'évolution souvent complexe qui a présidé à leur constitution. Voir ainsi le cas du site de Notre-Dame à Poitiers, où une fouille précise a permis de vérifier que la strate, ici épaisse de 0,70 à 1,20 m, résultait en fait d'accumulations très diverses : d'abord, des remblais de démolition de l'habitat ancien, qu'on a achevé de déraser vers le milieu du IV^e siècle ; des petits fossés secs, assignables au VI^e siècle, sont ensuite venus surcreuser ces remblais, mais ils ont bientôt été recouverts par des apports de terre sur lesquels on a circulé, et s'il était permis d'aller au-delà des limites chronologiques assignées à ce Colloque, il faudrait encore ajouter, aux VII^e et VIII^e siècles, le creusement de nombreuses fosses, qui ont été vite comblées, pour rétablir une circulation qui n'a jamais cessé depuis, puisqu'un véritable chemin, bordé d'une place, a été aménagé au IX^e siècle sur un site dont toute l'histoire ultérieure est commandée par l'installation d'une collégiale connue par les textes à partir de 930. Loin d'apporter la preuve d'un abandon, la lecture fine d'une stratigraphie de ce type évoque donc au contraire une fréquentation continue, même si elle renvoie à des réalités qui n'évoquent guère, à nos yeux de modernes, une vie proprement urbaine.

De telles fouilles témoignent en fait d'une certaine ruralisation des cités antiques, qui se reconnaît aussi à l'apparition – ou la généralisation – d'autres modes de bâtir sur lesquels les sources littéraires ne nous livrent que peu d'informations, mais que l'archéologie appréhende de mieux en mieux. Nous songeons en particulier à l'emploi de matériaux périssables, comme le bois, que des fouilles récentes ont bien mises en évidence, dans l'habitat urbain, pour l'antiquité tardive et, plus encore, le haut moyen

âge : les exposés consacrés aux villes majeures du Sud-Ouest en donneront probablement d'ici peu de bonnes illustrations, auxquelles nous ajouterions volontiers, par exemple, celles que fournissent des sites comme celui de N.-D. la Grande à Poitiers, ou encore du passage Saint-Julien à Saintes⁴¹. Ce qui ne veut pas dire pour autant que l'on ait alors abandonné l'usage de la pierre ; en témoignent suffisamment ces fosses ou tranchées qui ont servi à épierrier, souvent jusqu'aux derniers moellons, les bâtiments anciens : elles sont si fréquentes qu'à l'égal des "couches noires", elles passent comme un autre trait caractéristique de la période aux yeux des fouilleurs. Mais il en va de celles-là comme de celles-ci : elles attestent autant d'un abandon que d'une fréquentation, et comme elles aussi, elles témoignent avant tout d'une mue du paysage urbain, qui se défait ici pour être sûrement reconstruit ailleurs, d'une autre façon que nous avons souvent peine à appréhender, il est vrai. Car à quoi pouvaient servir ces vastes carrières que constituaient les bâtiments antiques, privés ou publics, désormais hors d'usage ? À élever des maisons, bien entendu, et pas seulement pour les notables sans doute, comme le montrent les emplois attestés par les fouilles⁴² ; mais plus sûrement encore à construire des bâtiments publics, des édifices religieux en particulier⁴³, dont les textes, à défaut souvent d'évidence archéologique, nous font au moins connaître la nomenclature. Par là a été favorisée l'émergence, dans les villes, d'une topographie chrétienne qui constitue le dernier grand trait à retenir de la période.

En dépit de son importance, nous passerons rapidement sur ce thème, parce que nous lui avons consacré, lors du précédent Colloque d'*Aquitania*, un rapport d'ensemble auquel nous renverrons d'autant plus volontiers que les recherches récentes n'en

41. Sur ce dernier site, voir la notice de J.-F. Buisson, dans *Région Poitou-Charentes— Bilan scientifique 1991*, Paris, 1992, p. 35-37.

42. Ainsi par exemple sur le site du passage Saint-Julien à Saintes cité à la n. précédente, ou encore à Poitiers pour les constructions tardives de la rue Saint-Vincent-de-Paul.

43. Ainsi à Rodez, où la récupération des matériaux du secteur monumental du forum a été mise en relation par J. Catalo avec la construction de la cathédrale, qui fut élevée, puis continuellement rénovée par l'évêque Dalmatius au VI^e siècle : cf. son article dans *Aquitania*, 8, 1990, p. 161-186. De fait, les traces de emplois antiques ne manquent pas dans les édifices chrétiens, jusque pour l'époque romane, ce qui pose d'ailleurs un délicat problème d'interprétation : ces éléments antiques ont-ils été directement empruntés à des bâtiments romains encore partiellement en élévation, ou proviennent-ils au contraire de la récupération de moellons déjà employés dans les églises du haut moyen âge auxquelles ont souvent succédé les édifices romans ? Il y a là toute une recherche qui reste à faire.

modifient guère les grandes lignes ⁴⁴. On n'en retiendra donc ici que trois indications parmi les plus essentielles. D'abord, qu'il s'est agi d'un phénomène absolument général : il n'est pas de *ciuitas* qui ne soit devenue, au moins un temps, une ville épiscopale (quitte à ce que le siège de l'évêché fût ultérieurement transféré en un autre lieu si l'évolution urbaine le commandait ⁴⁵), ce qui a impliqué, dans chacune de ces villes, l'édification d'au moins une cathédrale, un baptistère et une résidence pour l'évêque, toutes créations qui paraissent relever, dans la région, plus de l'antiquité tardive que du haut moyen âge. Mais pour généralisé qu'il fût, le phénomène n'en a pas moins été, par d'autres aspects, assez sélectif, car si tout l'équipement religieux de certaines villes se résume dans nos sources aux seuls bâtiments que nous venons de mentionner, il en est d'autres, telles Bourges, Poitiers et surtout Clermont par exemple, où l'addition des basiliques, oratoires et autres monastères dépasse largement la dizaine ⁴⁶, et la hiérarchie que de tels décomptes dessinent au sein des cités épiscopales paraît bien répondre à ce que nous pouvons supposer d'autre part de l'importance de ces mêmes villes à la fin de l'antiquité, ce qui s'accorde bien avec la pastorale, toute de pragmatisme, que menait l'Église du temps. Et parce qu'il relevait d'un sens aigu des opportunités, ce pragmatisme trahit enfin toute une dynamique, qui reflète sans doute une certaine prospérité économique et qui a certainement contribué, en tout cas, à faire évoluer le paysage urbain, qui seul nous intéresse ici.

Faute d'indications précises, tant dans les textes que par les fouilles, l'impact de toutes ces créations est pourtant souvent difficile à mesurer dans la ville même, où il a pu être plus modeste parfois qu'on ne l'imagine généralement : certains établissements en effet, comme la *domus ecclesiae* originelle de Clermont par exemple ⁴⁷, ont résulté du simple rhabillage ou d'une nouvelle affectation de constructions préexistantes, qui n'ont guère modifié l'aspect du quartier où elles ont été implantées et, pour peu qu'elles aient été de dimensions modestes,

bien des constructions *ex nouo* n'ont sans doute que peu transformé également la trame urbaine. Partout, en revanche, le décor des abords immédiats de la ville a profondément été modifié : au lâche étirement des tombes au long des voies, qui formait jusqu'alors tout le décor du *suburbium*, a en effet succédé pendant l'antiquité tardive l'ordonnement plus strict des nécropoles chrétiennes, souvent organisées autour de basiliques qui signalaient l'approche de la cité devenue chrétienne – ainsi à Cahors, où les fondations de l'évêque Didier jalonnent les principales directions cardinales ⁴⁸ ; et pour peu que leurs reliques fussent insignes, ces basiliques et les monastères qui leur étaient fréquemment associés sont devenus de puissants foyers de dévotion, susceptibles d'attirer et de retenir, pour la desserte des pèlerins, tout un habitat. De là ces créations de faubourgs, que l'on connaît bien à Clermont, où était ce *uicus quem christianorum uocant* que mentionne Grégoire de Tours ⁴⁹, et que l'on soupçonne également à Poitiers, et peut-être aussi à Angoulême ou Limoges par exemple ⁵⁰. C'est l'occasion de mesurer une dernière fois ce qu'était véritablement la topographie "en peau de léopard" de la ville et ses abords pendant l'antiquité tardive et le haut moyen âge : car si les lacunes s'accusaient certainement alors, d'autres points apparaissaient aussi dans le même temps, avec ces nouveaux foyers de peuplement, si importants pour toute l'évolution ultérieure des villes, qui ont souvent repris vie, au moyen âge, autour et à partir d'eux.

On pourrait s'en tenir là, si les sources écrites ne nous livraient, avec les principaux éléments de cette topographie chrétienne, une dernière et précieuse indication, qui est moins relative au paysage urbain qu'à ceux qui ont été les principaux artisans de sa transformation pendant l'antiquité tardive : ces notables chrétiens, ces évêques et ces personnages de sang royal, dont on trouvera quelques exemples dans notre précédent rapport ⁵¹. On en retiendra surtout ici que, par leurs fondations pieuses, les uns et les autres ont également perpétué la tradition antique de

44. Voir la référence donnée *supra*, à la n. 2.

45. Ainsi, pour ne prendre que cet exemple, dans la cité des Gabales, où la carte ecclésiastique a successivement privilégié Javols et Mende.

46. Voir sur ce point les notices et les plans qui sont annexées à notre communication signalée *supra*, à la n. 2.

47. Voir sur ce point le témoignage de Grégoire de Tours, *Hist.* II, 21, éd. citée, p. 67.

48. Voir sur ce point la notice sur Cahors de F. Prévot, dans N. Gauthier et J.-Ch. Picard éd., *Topographie chrétienne des cités de la Gaule des origines au milieu du VIII^e siècle*, VI, *Province ecclésiastique de Bourges (Aquitania prima)*, Paris, 1989, p. 63-64.

49. Grégoire de Tours, *Hist.* I, 33, éd. citée, p. 25.

50. Voir sur ce point notre rapport cité à la n. 2, p. 402.

51. *Ibid.*, p. 397 et 399.

l'évergésie, quitte à l'habiller d'autres couleurs, l'illustration le plus éclatante à ce propos étant sans doute fournie par l'éloge de l'évêque Leontius de Bordeaux que nous a laissé Venance Fortunat.

*O felix cuius ditat pia templa facultas
cui res ista magis non peritura manet!
Non erugo teret mordaci dente talentum
nec contra haec fures arma dolosa mouent,*

”heureux celui dont la fortune enrichit les saints parvis, ou plutôt celui dont les actes s'amassent en trésor impérissable! La rouille ne rongera pas le talent d'une dent aiguisée, et contre de tels biens, les voleurs ne brandissent pas leurs armes traîtresses”⁵² : c'est en ces termes tout pétris de réminiscences de l'Écriture qu'à la fin, ou presque, de son poème, Fortunat résume l'acquis d'une vie d'évêque, qu'il a dépeinte auparavant tout entière consacrée à rebâtir des églises et à les doter d'une riche vaisselle liturgique ; on y retrouve en effet les termes mêmes d'un péricope de l'Évangile de Matthieu, d'ailleurs partiellement reprise par Luc, cette rouille et ces voleurs qui ne peuvent prévaloir contre ceux qui ont su, par leurs bonnes œuvres, thésauriser non sur cette terre, mais dans le ciel⁵³. Pourtant, cette digne conclusion chrétienne de l'éloge n'est que l'ultime variation sur un thème qui avait pris dès l'abord un autre ton :

*Ornasti patriam cui dona perennia praestas,
tu quoque dicendus burdegalense decus.
Quantum inter reliquas caput haec superextulit
urbes,
tantum pontifices uincis honore gradus,*

“tu as orné ta patrie en lui accordant des dons impérissables, mais tu dois aussi être appelé l'honneur de Bordeaux : autant parmi les autres villes, celle-ci relève la tête, autant tu l'emportes sur tous les pontifes par l'éclat de ton rang”⁵⁴. *Burdegalense*

decus, ornasti patriam : tout est dit, en quelques mots que n'aurait pas désavoués un écrivain classique ; et pourtant nous sommes alors dans le dernier quart du VI^e siècle⁵⁵.

On comprendra aisément pourquoi nous avons choisi de terminer sur un tel texte : il nous fournit une dernière attestation que, jusqu'aux alentours de l'an 600 au moins, même si la ville avait bien changé d'aspect, elle n'avait guère évolué en revanche dans l'imaginaire des contemporains. Quelles leçons tirer d'un trait aussi constant ? Avant tout, sans doute, une pressante invitation à en vérifier la pertinence : il faut soigneusement faire le départ entre tout ce qui, dans nos fouilles, s'accorde avec lui, et tout ce qui permet, au contraire, d'y reconnaître une vision idéalisée, et donc largement intemporelle, de la ville ; ce qui devrait conduire, entre autres choses, à bien repérer les traits caractéristiques de cette progressive mue qui a fait naître la ville médiévale de la cité antique, et, surtout, à apporter, cas par cas, toutes les nuances qui sont indispensables pour expliquer que certaines villes se sont maintenues (ou même ont prospéré) au moyen âge, quand d'autres au contraire – songeons en particulier à la plupart de celles de Novempopulanie – sont progressivement retournées à l'état de campagne – et d'une campagne que l'on n'oserait même plus, comme Grégoire de Tours, qualifier de suburbaine. Mais, en fidélité à cette constance que les Anciens ont mise à célébrer la ville, il conviendra, ce faisant, de porter sur les vestiges que nous mettons au jour le regard même que Venance Fortunat, et bien d'autres, levaient sur eux ; car, si modestes qu'ils fussent, ils n'en étaient pas moins l'orgueil et l'honneur – *decus* – des contemporains. Il en va de cette empathie pour son sujet, qui est indispensable au métier de l'archéologue comme à celui de l'historien.

52. Venance Fortunat, *Poèmes*, I, XV, v. 81-84, éd. citée, p. 36-37.

53. Mt. 6, 20 : *theaurizate autem uobis thesauros in caelo : ubi neque aerugo, neque tinea demolitur, et ubi fures non effodiunt, nec furantur* = Lc. 12, 33 : *quo fur non appropriat, neque tinea corrumpit*.

54. Venance Fortunat, *Poèmes*, I, XV, v. 67-70, éd. citée, p. 36.

55. La première édition des poèmes de Fortunat est en effet sans doute de 576 ou peu après : cf. M. Reydellet, *op. cit.*, p. lxx.